

Le syndrome des sceptiques¹

Edgar Wunder²

Geographischen Institut der Ruhr-Universität Bochum, Bochum, Allemagne

edgar.wunder@urz.uni-heidelberg.de

Résumé. Les « sceptiques » et leurs organisations sont des défenseurs autoproclamés de la science contre les menaces pseudo-scientifiques perçues, y compris toutes sortes de systèmes de croyances « paranormales ». En 1998, Edgar Wunder a publié un article intitulé « The Sceptics Syndrome », dans lequel il analysait d'un point de vue sociologique les problèmes structurels de l'organisation sceptique allemande GWUP. En conclusion, l'article affirme que le mouvement « sceptique » a intégré un système d'incrédulité idéologique fixe, ce qui entraîne de multiples biais lorsqu'il s'agit d'évaluer les résultats ou les hypothèses de la parascience, des frontières ou des hétérodoxies en science. Suite à la réimpression en 2021 de « The Sceptics Syndrome » (1998), Edgar Wunder discute des changements survenus dans le mouvement « sceptique » au cours des 22 dernières années et examine si les arguments avancés en 1998 sont toujours valables.

Mots clés. Pensée critique, système d'incrédulité, nouvel athéisme, parapsychologie, parascience, Paul Kurtz, pseudo-science, religion, scientisme, scepticisme, sociologie des sciences, mouvement sceptique.

Abstract. "Skeptics" and their organizations are self-proclaimed defenders of science against perceived pseudoscientific threats including all kinds of "paranormal" belief systems. In 1998 a paper called "The Sceptics Syndrome" was published by Edgar Wunder, analyzing structural problems in the German Sceptics organization GWUP from a sociological point of view. In conclusion, the paper argued the "skeptical" movement is integrated by a fixed ideological disbelief system, resulting in multiple biases when it comes to evaluate results or assumptions of parascience, frontier science or heterodoxies in science. Following a reprint of the "The Sceptics Syndrome" (1998) Edgar Wunder discusses what changes happened in the "skeptics" movement in the last 22 years and if the arguments put forward in 1998 still hold.

Keywords. Critical thinking, disbelief system, new atheism, parapsychology, parascience, Paul Kurtz, pseudoscience, religion, scientism, skepticism, Sceptics movement, sociology of science.

¹ Note supplémentaire pour cette version imprimée en 2020 : le texte « Le syndrome des Sceptiques » a été créé dans une première version brute non publiée en avril 1998 suite à des expériences systématiquement documentées au sein de la GWUP, qui ont été rassemblées dans la période de février 1997 à mars 1998, lorsque j'étais rédacteur en chef du magazine *Skeptiker* de la GWUP. En juin 1998, j'ai donné la première présentation complète des résultats et des conclusions lors d'un colloque de deux heures à l'*Institut für Grenzgebiete der Psychologie und Psychohygiene* (IGPP) de Fribourg-en-Brisgau. Immédiatement après mon départ en tant que rédacteur en chef du *Skeptiker* en décembre 1998, le texte a été finalisé dans la forme étendue présentée ici, partagé au sein de la GWUP et publié sur Internet en février 1999. Cette version a également été complétée par une annexe rédigée en janvier 1999, dans laquelle je décrivais ma biographie personnelle dans et avec le mouvement « sceptique ». Cette annexe n'est pas incluse dans la version présentée ici car je la considère insignifiante. En 2002, quelques ajouts sélectifs ont été faits au texte diffusé sur Internet, qui sont indiqués en notes de bas de page dans cette version imprimée. [Cet article a été publié dans le *Journal of Anomalistics*, 21, 22-36. Nous publions sa traduction avec l'aimable autorisation de son auteur ainsi que celle de Gerhard Mayer.]

² Edgar Wunder a été l'un des membres fondateurs de la GWUP et, plus tard, de la *Gesellschaft für Anomalistik* [Société d'Anomalistique], dont il a été longtemps le directeur exécutif. En tant que sociologue et géographe, il s'intéresse à la dynamique spatiale du développement des institutions démocratiques, des organisations de la société civile, des religions et des mouvements hétérodoxes autour de la science et de la politique. Il est chargé de cours à l'université de Heidelberg et dans d'autres universités, et chercheur associé à l'Institut des sciences sociales de l'EKD à Hanovre. Il est également président de Mehr Demokratie e.V. du Land de Bade-Wurtemberg et membre du conseil de district et de l'assemblée régionale de la région Rhin-Neckar.

Je suis l'un des 19 membres fondateurs de l'organisation « sceptique » « *Gesellschaft zur wissenschaftlichen Untersuchung von Parawissenschaften e.V.* » (GWUP – Société pour l'investigation scientifique des parasciences), fondée en octobre 1987. J'ai été leur chef de section pour le thème de l'astrologie de 1992 à décembre 1998, membre du comité exécutif de la GWUP de 1996 à juillet 1998, membre du comité de rédaction du magazine *Skeptiker* publié par la GWUP de 1994 à décembre 1998, et – last but not least – le rédacteur en chef responsable du *Skeptiker* de septembre 1996 à décembre 1998.

Dans ce contexte, je connais très bien la GWUP de l'intérieur comme sûrement très peu d'autres personnes. Selon les statuts de l'association, le but déclaré de la GWUP est d'enquêter sur « les phénomènes paranormaux revendiqués, sans parti pris et avec des méthodes scientifiques, ainsi que de promouvoir de telles enquêtes et de rendre compte de leurs résultats », de « promouvoir la pensée critique », d'assurer une « éducation appropriée du public » et de « coopérer avec des personnes, organisations et institutions partageant les mêmes idées ». Selon Rainer Rosenzweig, membre du comité de la GWUP, dans un éditorial du magazine *Skeptiker* (numéro 4/97), cela signifie adopter « une véritable neutralité », c'est-à-dire « ne porter des jugements, positifs ou négatifs, qu'après un examen minutieux et avec la circonspection nécessaire ».

Des objectifs louables, mais mes expériences avec de nombreux membres de la GWUP sont malheureusement différentes. Au sein de la GWUP, il y a un grand nombre de membres qui veulent mener, sans connaissances spécialisées suffisantes dans le domaine concerné, une sorte de combat idéologique contre tout ce qu'ils associent au terme « paranormal ». Ils acceptent également (consciemment ou inconsciemment) une représentation sélective et unilatérale des faits et des arguments, ainsi que, parfois, des tactiques rhétoriques émotives et non objectives, tandis qu'ils ne s'intéressent aux recherches scientifiques dans le domaine des sciences du paranormal que dans la mesure où leurs résultats peuvent fournir de la « chair à canon » pour les campagnes publiques.

En conclusion de mes expériences pendant de nombreuses années dans et avec la GWUP, je voudrais décrire les problèmes structurels symptomatiques dont les organisations dites « sceptiques » souffrent presque incurablement, à mon avis. J'appelle cela le « syndrome des sceptiques ».

Sceptiques ? - Les problèmes terminologiques et leurs conséquences

Les membres de la GWUP s'appellent généralement « Skeptiker » [sceptiques] et se considèrent comme faisant partie d'un « mouvement sceptique » mondial, qui a pris fait et cause pour la « bataille contre le paranormal et les pseudosciences » – ainsi que l'a déclaré l'organisation américaine « sceptique » leader mondial CSICOP³ dans un communiqué de presse lors du 2e congrès mondial des sceptiques à Heidelberg en Allemagne, en juillet 1998. Les problèmes commencent par le fait qu'il y a (au moins) deux dimensions sémantiques différentes associées au terme « sceptique », qui font l'objet de confusions répétées de la part du public, mais surtout au sein des organisations dites « sceptiques ». Les deux dimensions sont illustrées dans la Figure 1 : d'une part, il y a la dimension « croyance – incroyance » (par exemple en ce qui concerne le « paranormal », quel qu'il soit), d'autre part, il y a la dimension « dogmatisme – ouverture d'esprit / pensée critique ». Il convient de souligner ici que l'« incroyance » ne signifie pas seulement « non-croyance », mais que l'« incroyance », comprise comme « incrédulité », est un système de croyances en soi.

³ CSICOP = Committee for the Scientific Investigation of Claims of the Paranormal, fondé en 1976. En 2006, le CSICOP a raccourci son nom en Committee for Skeptical Inquiry (CSI) (note de l'éditeur Gerhard Mayer).

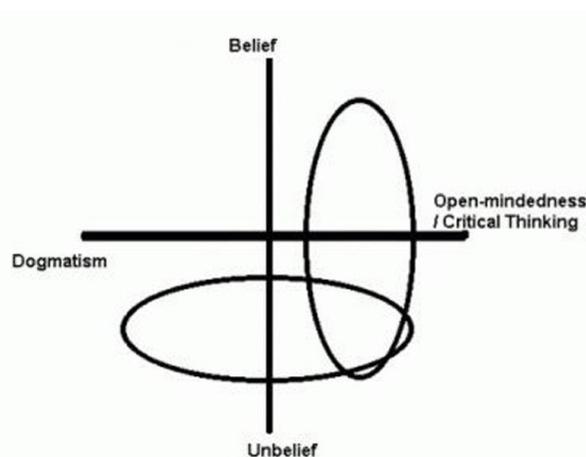


Fig. 1. Les traits de personnalité « dogmatisme vs. ouverture » et « croyance vs. incroyance » ne coïncident pas, mais représentent deux dimensions indépendantes. Dans les axes de coordonnées couverts par les deux dimensions, les individus peuvent être empiriquement localisés en tout point. Il est soutenu dans le texte que ce n'est pas l'ensemble représenté à droite dans le diagramme, mais l'ensemble représenté dans la moitié inférieure du diagramme qui pourrait représenter les membres de la GWUP. Cela signifie que ce n'est pas le « dogmatisme », mais « l'incroyance » (concernant les parasciences) qui est le point commun et donc le critère crucial pour l'adhésion à la GWUP.⁴

Une myopie répandue et portant à conséquences dans les organisations « sceptiques » consiste à ne pas remarquer que ces deux dimensions ne sont pas identiques, que la « pensée critique » ne doit pas nécessairement coïncider avec l'« incroyance », tout comme le « dogmatisme » ne doit pas nécessairement coïncider avec la « croyance ». En fait, de manière empirique, on peut trouver des individus dans les quatre quadrants du graphique. Cependant, dans le discours des membres des organisations « sceptiques », il est d'usage d'utiliser le terme « sceptique » à la fois dans le sens de « personnes ayant une pensée critique » et dans le sens de « personnes qui ne croient pas au paranormal » ; les deux sont donc assimilés.

Une enquête sur le lectorat du *Skeptical Inquirer*, menée par le président du CSICOP, Paul Kurtz, au printemps 1998, peut servir à illustrer cela : cinq réponses alternatives ont été données à la question « Laquelle des propositions suivantes décrit le mieux votre point de vue ? » (Les résultats du sondage sont indiqués entre parenthèses.) : « Fort sceptique » (77,5 %), « Légèrement sceptique » (16,2 %), « Neutre » (2,4 %), « Légèrement croyant » (1,0 %), « Fortement croyant » (0,4 %). On peut apparemment en déduire que, premièrement, pour Kurtz le terme « sceptique » signifie l'opposé de « croyant », c'est-à-dire qu'il représente « l'incrédulité » (ou du moins que Kurtz soupçonne un tel schéma catégoriel dans l'esprit des lecteurs du *Skeptical Inquirer*). Deuxièmement, que pour Kurtz la position d'un « sceptique » n'est pas « neutre ». Troisièmement, qu'au moins parmi les partisans du CSICOP, seule une minorité en voie de disparition se considère comme « neutre ». Si le terme « sceptique » devait être compris dans le contexte de cette enquête dans le sens de « ouverture d'esprit / pensée critique », des termes tels que « légèrement sceptique » ou « neutre » seraient tout à fait dépourvus de sens ou difficiles à comprendre. De toute évidence, « sceptique » signifie ici un « incroyant » en ce qui concerne le « paranormal ». On pourrait citer de nombreux autres passages de textes publiés dans le magazine *Skeptiker* dans lesquels le terme « sceptique » est manifestement utilisé dans ce sens.

D'autre part, il y a, par exemple, la compréhension suivante du terme, que les organisations « sceptiques » citent souvent dans leurs autoreprésentations publiques : « Un sceptique, selon notre conception, prend le moins possible pour acquis, mais il est prêt à remettre en question et à vérifier tous les états de fait. En particulier, il est également prêt à soumettre sa propre opinion à un examen critique. Avec cette attitude, le scepticisme s'oppose au dogmatisme. Le scepticisme ne signifie pas qu'il faille rejeter aveuglément les autres opinions ou même « nier » d'emblée l'existence des phénomènes paranormaux. » Cette phrase est tirée de la brochure d'image officielle de la GWUP et a été écrite par moi pour la GWUP en 1996 – en élevant cette conduite au rang de norme, comme elle devrait l'être effectivement dans les organisations «

⁴ Dans le texte original écrit en 1998, ce graphique n'était pas numéroté. Une explication était uniquement incluse dans le texte principal. Le texte explicatif suivant a été ajouté ultérieurement pour cette publication dans le *Journal of Anomalistics* en cohérence avec les déclarations du texte principal.

sceptiques », et pas nécessairement comme description d'un état réel.

La question est maintenant de savoir laquelle des deux compréhensions conceptuelles décrit la composition du mouvement « sceptique » réellement existant. Pour le dire autrement : La dimension « croyance / incroyance » constitue-t-elle la ligne de démarcation pour l'adhésion à ces mouvements, ou est-ce la dimension « dogmatisme / ouverture d'esprit – pensée critique » ? Et en référence à ce schéma : lequel des deux ensembles présentés dans la figure correspond à la composition réelle, par exemple, de la GWUP ?

Étant donné que je ne connais aucun membre de la GWUP qui pourrait être placé dans le quadrant supérieur droit, mais un grand nombre de membres qui doivent être classés sans aucun doute dans le quadrant inférieur gauche (et qui, en partie en interne, n'hésitent même pas à qualifier leur propre position d'« idéologique » !), c'est sans hésitation que, selon mon opinion, la véritable GWUP correspond à l'ensemble représenté dans la partie inférieure du diagramme.

Cela a des conséquences, car cela signifie que la cohésion du groupe est en danger et qu'il est menacé de désintégration au cas où une discussion sérieuse, ouverte, égale et collégiale aurait lieu avec les personnes du secteur supérieur droit, car les personnes du quadrant inférieur gauche craignent alors un « abandon du profil sceptique (incroyance) » ou même une remise en question de l'identité du groupe. La même chose peut se produire lorsque les membres du groupe du secteur inférieur droit critiquent ouvertement les personnes du secteur inférieur gauche et/ou soulignent que certains résultats d'études empiriques semblent contredire le système de croyance de l'« incroyance » et appellent donc à un débat scientifique sérieux, ouvert et informé.

Il en résulte des tensions et des conflits considérables au sein du groupe, qui doivent inévitablement occuper le comité exécutif d'une telle association, car il n'est pas difficile de voir que toute forme de remise en question ou même de déplacement des frontières du groupe dans le diagramme pourrait entraîner de graves bouleversements, voire des vagues de démission. Le Comité exécutif s'efforcera donc essentiellement de maintenir le statu quo du groupe dans le graphique et de menacer de sanctions ceux qui, à ses yeux, pourraient mettre en péril ce statu quo et, si nécessaire, d'utiliser la force pour prendre les mesures appropriées et « faire le ménage ». À cet égard, ce qui s'est passé au sein de la GWUP en 1998 est pratiquement un exemple d'école de cette dynamique.

Le syndrome du sceptique comme type idéal

Afin de comprendre pourquoi on voit rapidement apparaître ici un potentiel de menace qui met en péril la stabilité du groupe dans son ensemble, il est nécessaire d'énumérer quelques caractéristiques typiques qui caractérisent particulièrement les personnes du quadrant inférieur gauche du graphique. Il s'agit d'un type idéal, que j'appelle le « syndrome des sceptiques ». Je ne dis pas que les personnes concernées doivent présenter toutes les caractéristiques énumérées du syndrome sans exception. De plus, je ne dis certainement pas que tous les membres de la GWUP présentent ce syndrome. J'affirme cependant qu'au sein de la GWUP, les personnes qui présentent différentes caractéristiques de ce syndrome dominant dans une mesure telle que la GWUP est affecté dans son ensemble, à la fois en tant qu'organisation et dans ses actions, de manière très substantielle par ce syndrome⁵. Quelles en sont les caractéristiques typiques ?

Ces « sceptiques » considèrent que le but premier, voire unique, de leur groupe est le travail de lobbying et de relations publiques, dans le but de repousser certaines idées « paranormales » dans la population ou de « stopper » les représentants actifs de ces croyances. À cet égard, il s'agit d'une mission et d'un plaidoyer dans lesquels le fait de réaliser leurs propres enquêtes scientifiques ne tient aucune place, tant celles-ci sont considérées comme relativement superflues, étant donné qu'il est déjà clairement établi « que tout cela est absurde ». (Puisque la connaissance des faits pertinents et des études scientifiques sur le sujet en question

⁵ Ce paragraphe a été révisé en 2002 comme suit : « Il s'agit d'un ensemble polythétique idéal-typique, que j'appelle le "syndrome des sceptiques". Cela signifie que le syndrome doit être considéré comme donné à l'égard d'un individu concret déjà si certaines des caractéristiques suivantes sont remplies (toutes ne doivent pas s'appliquer dans chaque cas). En même temps, il s'agit d'un phénomène émergent, c'est-à-dire que quelque chose de nouveau est créé lorsque plusieurs des caractéristiques se réunissent dans leur combinaison spécifique et leur relation interne : la mentalité du "sceptique" idéal-typique en tant que réalité socioculturelle, qui, surtout dans la communalisation sociale (dans une "communauté d'opinion"), est constamment créée, affirmée et stabilisée à nouveau. À cet égard, nous avons affaire avant tout à un phénomène social, et pas seulement aux attitudes d'individus isolés. Le mouvement "sceptique" est le lieu social où se transmet et se reproduit cet ensemble spécifique de schémas mentaux. »

n'est généralement pas trop grande parmi les personnes, les « relations publiques » en termes de contenu se limitent souvent à populariser le nom de leur propre organisation en relation avec de simples opinions ou avec d'autres faits empruntés.) Leur propre groupe n'est pas compris comme une « communauté (de recherche) scientifique » mais comme un mouvement social, une « communauté (de conviction) assermentée » ayant des objectifs politiques ultimes, à savoir aider sa propre idée du « rationalisme » à faire une percée dans la société tout entière. Les partis politiques, et non les sociétés scientifiques, devraient être considérés comme des modèles en termes de procédure et d'actions. Dans le cadre d'une telle vision, leur propre groupe se trouve dans une situation de lutte constante dans laquelle les différences d'opinion internes ne sont perçues que comme des obstacles et l'unité est attendue, du moins dans l'interface avec l'extérieur. Dans cette logique, une pression pour se conformer est exercée dans le « groupe interne ».

Un groupe qui se voit dans une telle situation de combat a naturellement peu d'intérêt pour les votes et les procédures démocratiques dans ses propres rangs, puisque, comme dans une armée, ils sont perçus uniquement comme une entrave et contre-productifs par rapport au but réel, c'est-à-dire une action extérieure fermée. En tant qu'association enregistrée, la GWUP est formellement structurée de manière démocratique (contrairement au CSICOP américain), mais la réalité est que, par exemple, selon un membre du comité de la GWUP, les réunions des membres ne servent qu'à « rassembler les forces » et à renforcer le « sentiment d'unité » dans l'harmonie. Les discussions controversées, les débats ou même les votes sont considérés comme contraires à cet objectif et doivent donc être évités si possible. Ainsi, à ma connaissance, au cours des douze années d'existence de la GWUP, il n'y a jamais eu deux candidats concurrents pour un poste du comité exécutif, et les personnes respectives ont toujours été proposées par le comité lui-même. La démocratie associative réellement pratiquée est, m'a dit un jour un membre du comité exécutif de la GWUP, un « luxe inutile », dont on peut se passer avec confiance, puisque les tâches de la GWUP sont différentes.

Les personnes sujettes au « syndrome sceptique » se reconnaissent notamment à l'utilisation fréquente du mot « nous » (au lieu de « je ») : l'idée est toujours que « nous » devons nous battre contre « eux » et rester unis ; et si « nous » avions une discussion controversée entre nous, « eux » ne feraient que nous railler, etc. (polarisation groupe interne-groupe externe). Par conséquent, les controverses au sein du groupe doivent prendre fin le plus rapidement possible. Tandis que l'attaque et la critique sont mises en avant à l'extérieur, une stratégie d'évitement des conflits – déjà dysfonctionnelle – prévaut à l'intérieur, presque à tout prix, du moins en ce qui concerne les organes de direction. Les positions du « groupe externe », par contre, ne doivent en aucun cas recevoir une tribune, ni dans les publications, ni dans les conférences, car ce serait de la « publicité » pour l'adversaire, qui aurait déjà « suffisamment d'opportunités » ; il ne faut pas le « renforcer » de cette manière.

Il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur le fait que les symptômes de la pensée de groupe se développent dans de telles conditions. J'ai assisté à des réunions du comité GWUP, au cours desquelles tous les participants se sont assurés les uns les autres qu'une certaine étude était « absurde » et « réfutée », sans qu'un seul participant ait lu cette étude, ou soit capable de donner des arguments pertinents voire une « réfutation ».

Même lorsqu'un membre fait, à titre individuel, une erreur clairement attestée ou une affirmation fautive, et même lorsque celles-ci sont embarrassantes, il n'est jamais critiqué au sein de l'organisation (et certainement pas publiquement !), mais ces erreurs et affirmations sont tolérées tant qu'elles ne contredisent pas les convictions de l'organisation elle-même quant à ses objectifs. « L'essentiel est d'être contre ! » semble être la devise générale. Ainsi, il a été possible par exemple qu'un ancien membre de la GWUP attaque violemment la thèse de Gauquelin d'un « effet Mars » pendant des années avec des arguments dont il a été démontré qu'ils étaient faux. Même lorsque cette personne (pour d'autres raisons) a cessé d'être membre de la GWUP, personne à part moi ne s'est senti obligé de procéder à une réévaluation critique. Dans de nombreux autres exemples, des membres m'ont dit en privé qu'ils considéraient telle ou telle affirmation d'autres membres comme manifestement fautive, mais ne voulaient pas les critiquer ouvertement « pour ne pas nuire au mouvement sceptique ».

La perception du danger et des menaces potentielles joue un rôle majeur pour ces « sceptiques » et leur motivation. « Défendre le monde rationnel contre une marée montante de non-sens » (Paul Kurtz) est une tâche vitale pour l'existence future de la société et de l'humanité, qui nécessite tous les efforts. Dans ce contexte, l'importance sociale et les possibilités d'influence de leur propre groupe, c'est-à-dire l'organisation « sceptique », sont également excessivement surestimées par de nombreux membres. Ils se considèrent comme une élite unique et indispensable, dont l'action conditionne dans une large mesure le

développement futur de la société.

Cela s'accompagne d'une forte consternation émotionnelle et personnelle exprimée à plusieurs reprises (« J'ai ressenti du chaud et du froid dans ma colonne vertébrale »), lorsque ces « sceptiques » sont confrontés à diverses idées et pratiques « ésotériques », par exemple dans leur entourage. C'est une grande satisfaction émotionnelle d'être « entre eux » au moins une fois par an en tant que participants à une conférence GWUP et de pouvoir s'encourager mutuellement à s'éloigner d'un monde en proie à l'irrationalisme – raison pour laquelle les discussions controversées avec des « non-sceptiques » lors d'une telle conférence sont ressenties comme « dérangement » et rejetées strictement. Dans ce contexte, la posture de l'indignation envers ceci ou cela devient un cri de ralliement tout à fait favorable à la construction d'une communauté.

D'une manière générale, il est logique de ne s'occuper que des idées parascientifiques qui représentent un grave danger pour l'homme et la société ; tout le reste est sans importance. Ce n'est que dans les cas les plus rares que le « danger » (ou plus précisément : le rapport opportunité-risque) est étayé sur la base d'études ou d'évaluations empiriques. Dans la majorité des situations, la critique s'appuie plutôt sur des cas individuels (dont la représentativité est discutable), des expériences subjectives, des scénarios d'horreur et des sentiments d'indignation qui sont élevés au rang d'arguments. Il est étonnant de constater à quel point cette situation reflète le plaidoyer des soi-disant « ésotéristes », qui veulent nous convaincre du bénéfice salutaire de leurs systèmes respectifs avec des arguments d'une consistance tout aussi faible. Si l'on demande à ces « sceptiques » pourquoi au fond ils s'occupent de tels sujets, ils ne répondent pas qu'ils trouvent telle ou telle question intéressante, mais qu'ils imaginent des menaces dangereuses qui rendent nécessaire la lutte contre certaines idées. Sur le papier, ces « sceptiques » s'intéressent uniquement à la question de savoir si une certaine affirmation est « vraie » ou non. Si elle n'est pas vraie – et on croit le savoir de toute façon –, alors elle est souvent classée hâtivement comme « dangereuse ». Car la référence à la « dangerosité » est nécessaire pour justifier, en fin de compte, l'action politique qui les motive principalement.

Le fait que les questions sur le contenu de la vérité et le rapport opportunité/risque sont relativement indépendantes les unes des autres et ne peuvent pas être simplement réduites les unes aux autres est à peine perçu, tout comme le fait que les questions sur la psychologie et la sociologie de tels systèmes de croyances « paranormales » seraient d'un intérêt central et mériteraient une investigation empirique. En tout cas, cela n'est pas considéré comme un problème pour la GWUP. Cette ignorance et cette fixation unilatérale sur la question du contenu de la vérité est évidemment aussi naïve, car sans clarification du contexte psychosocial, tout « travail éducatif » ne peut probablement pas être effectué efficacement. Quoi qu'il en soit, ces personnes ne partent guère de questions (pour elles ouvertes), mais plutôt de réponses (pour elles fixes).

Les adeptes des croyances « paranormales » – ou ceux qui pensent différemment en général – sont pathologisés. Ils sont accusés d'un manque de capacités cognitives (« cinglés », « fous », « aliénés », etc.) ou d'intentions criminelles (« imposteurs », « charlatans », etc.). Cela s'accompagne souvent d'une volonté de répression, d'appels aux tribunaux, à l'intervention de l'État, à des campagnes agressives, par exemple pour faire en sorte que certaines personnes ne soient plus invitées dans les centres d'éducation des adultes, etc. On remarque également que beaucoup de ces « sceptiques » sont extérieurement, en public, plutôt prudents avec de telles pathologisations de leurs « adversaires », car ils ont reconnu que cela pouvait être contre-productif ; au sein du groupe, cependant, ils ne mâchent pas leurs mots (« en interne, on doit pouvoir le dire ouvertement »), ce qui montre que leurs déclarations publiques ont un caractère tactique, mais ne correspondent pas à leurs convictions réelles.

Il est caractéristique que les personnes porteuses de préjugés croient en l'infériorité inhérente d'un certain groupe ou que les gens sont jugés négativement simplement parce qu'ils appartiennent à un groupe. J'ai été frappé par la rapidité avec laquelle un nombre considérable de membres de la GWUP portent déjà des jugements (parfois drastiques !) sur des personnes (qu'ils ne connaissent pas par ailleurs) ou même sur leur travail (qu'ils connaissent encore moins) dès que leur affiliation à un certain groupe est connue, ou dès qu'un autre membre de la GWUP met une « étiquette » sur la personne (dont la plus populaire est : « ésotérique »).

Les termes choisis dans le discours sont également typiques de ces « sceptiques » : dès le début, cela va du jugement aux termes diffamatoires (par exemple : « superstition », « fumisterie », « pseudoscience », « charlatans », « sectes », « vendeurs de psi » pour désigner les parapsychologues, etc.), et non des termes largement descriptifs et analytiques (par exemple, « parascience », « anomalies », « expériences humaines exceptionnelles », etc.) En outre, l'attribution du terme « paranormal » à certains phénomènes présumés a

souvent déjà un caractère diffamatoire, puisque le terme est connoté négativement pour ces personnes et est parfois utilisé presque comme synonyme de « stupide ». Généralement, ces « sceptiques » assimilent le terme « parascience », s'il est utilisé, au terme « pseudo-science » et ne font pas de différences supplémentaires.

Cela s'accompagne d'un manque de volonté de différencier les différentes disciplines parascientifiques : souvent, tout est mis dans le même sac et on parle indifféremment de « croyance au paranormal » (qui doit être combattue), comme s'il s'agissait d'un système de croyance uniforme – une notion qui a pourtant été réfutée empiriquement depuis longtemps. De même, la perception du champ de conflit social autour des parasciences n'est pas suffisamment différenciée : la pensée stéréotypée prévaut, avec une division fréquente en « loups » (= « para-représentants »), « moutons » (= la population à « protéger ») et « bergers » (= les « sceptiques » organisés). Quiconque remet en question ces stéréotypes simplistes et appelle à un dialogue « transversal » est accusé d'être « indécis », de n'être que partiellement digne de confiance, ou au moins « naïf ».

La diabolisation de « l'autre camp » va également de pair avec la volonté de généraliser très rapidement d'une seule personne à, par exemple, « tous les parapsychologues ». Ce n'est pas surprenant, car en psychologie sociale, une caractéristique typique de la pensée dogmatique ou de la « fermeture d'esprit » est que les perceptions, les idées et les jugements concernant des objets à valeur positive sont beaucoup plus précis et complexes que ceux concernant des objets à valeur négative.

Ces « sceptiques » n'ont guère voire jamais de contacts amicaux personnels avec des « para-scientifiques » ou des « ésotériques » de premier plan, ce qui serait théoriquement possible sans autre forme de procès malgré les divergences d'opinion sur le fond, et serait même évident si l'on recherchait un dialogue ouvert et équitable. Ces « sceptiques » ne s'intéressent pas à de tels contacts, ils ne participent à aucune manifestation de « l'autre camp » (à part la visite d'une foire locale à l'ésotérisme par curiosité), car ils ne s'attendent pas à obtenir des informations, mais tout au plus à être ennuyés par « toutes ces sornettes ».

En même temps, ces « sceptiques » ne lisent pas les publications du domaine parascientifique (par exemple *Zeitschrift für Parapsychologie und Grenzgebiete der Psychologie*, *Journal of Scientific Exploration*), ou du domaine ésotérique (par exemple *Esotera*, *Magazin* 2000). Selon une enquête que j'ai menée en 1997 auprès des sceptiques, environ 90 % des membres de la GWUP ne lisent pas une seule revue de ce type. Par conséquent, ils sont mal informés, à la fois sur les développements actuels de la « scène ésotérique », et – et c'est plus important – sur les diverses investigations (ou l'état du débat en général), qui sont publiées de manière régulière, par exemple dans les revues « parascientifiques » mentionnées.

La source régulière d'information sur les parasciences pour la plupart des membres de la GWUP est plutôt la presse quotidienne et hebdomadaire générale ainsi que les magazines de vulgarisation scientifique – en plus de leur propre publication *Skeptiker* et d'autres ouvrages « sceptiques » –, selon l'enquête mentionnée ci-dessus. (Bien que les revues scientifiques de leurs disciplines respectives – par exemple, la chimie, la biologie, la physique, etc. – sont également lues, mais on sait qu'elles ne contiennent pratiquement aucun article sur des sujets para-scientifiques.) D'après mon expérience, cela s'applique également à la grande majorité des personnes occupant des postes de direction au sein de la GWUP, par exemple les membres du comité exécutif ou du conseil scientifique de la GWUP. (Cependant, le soi-disant « conseil scientifique » de la GWUP n'existe de toute façon que sur le papier et est quasi inactif, il sert uniquement de « figure de proue » académique.)

Par conséquent, il y a généralement un manque de connaissances factuelles de base sur ce qui est réellement revendiqué par les parascientifiques et ce qui ne l'est pas. Au lieu de cela, les jugements se réfèrent à divers stéréotypes en partie erronés qui sont courants dans les médias. D'après mes expériences, une partie considérable des membres de la GWUP n'a par exemple aucune idée de la différence entre les « signes du zodiaque » et les « constellations », de ce que signifie correctement l'expression « rencontre du troisième type » ou des différentes institutions « parapsychologiques » qui existent en Allemagne et/ou de la manière dont elles sont institutionnalisées (dans le *Skeptisches Jahrbuch* 1998, publié par le membre de la GWUP Lee Traynor, par exemple, on parle d'un « Ernst (sic !) Bender » comme fondateur d'un « institut parapsychologique », « qui porte aujourd'hui le nom d'*Institut für Psychohygiene* ») – ce qui n'empêche pas beaucoup de personnes de s'exprimer bruyamment sur l'astrologie, l'ufologie, la parapsychologie ou d'autres sujets, dans une large mesure avec des affirmations logiquement inadaptées.

Dans ce contexte, on peut comprendre la fréquente invocation générale de « déboulonneurs » bien connus (notamment James Randi et son défi récompensé d'un million de dollars) comme autorités et modèles, au

lieu de présenter des arguments concrets. En général, il est populaire de déclarer que l'on « parie » que tel ou tel effet se révélera être un artefact (dans un temps indéfini !). Cela permet de démontrer un haut degré de certitude subjective sans avoir à traiter la question en détail. En général, l'activité d'investigation propre aux parasciences n'a pas lieu du tout, car il est déjà clair que tout est « absurde » ; et puisque c'est le cas, pourquoi devrait-on encore procéder à des examens ? Si des « investigations » sont menées, c'est uniquement pour démontrer à un large public ce qui est déjà considéré comme certain (le terme « démonstrations » serait donc plus approprié), et non pour approfondir des questions qui sont encore considérées comme ouvertes et pour lesquelles des recherches sont effectivement attendues. Comme les moyens financiers sont limités, un rapport de concurrence se développerait entre tentatives d'investigation et travaux de relations publiques, qui, sans aucun doute, jouissent de la primauté absolue au sein de la GWUP. Puisqu'il n'y a plus rien à rechercher sérieusement dans les parasciences, les recherches correspondantes sont une perte de temps et d'argent ; les fonds devraient plutôt être utilisés pour intensifier le travail de relations publiques. Si je suis convaincu qu'un certain effet n'existe pas, pourquoi devrais-je dépenser beaucoup de temps et d'argent pour enquêter sur l'effet allégué ? Je préfère convaincre le public de mon opinion. Mais ce n'est pas une science, c'est finalement une attitude religieuse-missionnaire.

Un membre du conseil scientifique (!) de la GWUP (aujourd'hui directeur du bureau de la GWUP) a déclaré, à propos de ma suggestion d'inviter des orateurs externes aux conférences de la GWUP pour présenter des recherches empiriques plus récentes (en externe, car il n'y a pratiquement pas d'orateurs de ce type en interne à la GWUP), que les recherches empiriques sont de toute façon ennuyeuses, que c'est « toujours la même chose » ; que devrait-on s'attendre à trouver de nouveau ? Il ne pense pas beaucoup de bien de telles présentations. Si l'on étudie quoi que ce soit, ce sont des cas relativement faciles à invalider et déjà très douteux (par exemple, le charlatanisme évident dans le domaine de l'ésotérisme), tandis que les « noix plus dures » (par exemple, diverses expériences de laboratoire parapsychologiques) sont évitées. Il serait approprié pour une attitude scientifique de se tourner de manière critique vers les meilleurs arguments du « camp adverse » (ainsi ressenti), et non de les substituer aux plus faibles.

Si quelqu'un dans le « camp adverse » fait des recherches scientifiques sur les parasciences, cela est perçu comme une nuisance, que l'on voudrait empêcher si l'on pouvait, à condition que le chercheur concerné reçoive des fonds publics pour financer son étude. Il n'y a pas d'attitude positive à dépenser de l'argent pour des études scientifiques sur les parasciences. Si l'on considère que cela s'applique à une partie très importante des membres de la GWUP, le nom « *Gesellschaft zur wissenschaftlichen Untersuchung von Parawissenschaften* » [« Société pour l'investigation scientifique des parasciences »] ne peut vraiment être compris que comme un étiquetage frauduleux.

On peut se demander quelle est la fonction de ce groupe pour de nombreux membres de la GWUP. En tant que rédacteur en chef du *Skeptiker*, j'ai reçu de nombreuses déclarations et demandes de renseignements de la part des membres de la GWUP qui empruntaient cette voie : « Je sais de toute façon que les parasciences sont un non-sens. C'est pourquoi j'ai besoin de la GWUP principalement pour pouvoir bien justifier pourquoi c'est absurde ». Cependant, cela ne répond pas à une attitude scientifique. De nombreux membres de la GWUP sont manifestement intéressés par l'obtention d'un soutien social au sein du groupe pour leurs convictions et préjugés déjà bien ancrés, par leur confirmation sociale par un groupe perçu comme faisant autorité, et par l'obtention d'aides à l'argumentation pour les discussions correspondantes dans leur propre environnement social.

Une autre caractéristique du « syndrome des sceptiques » semble être une présentation particulière, voire une fierté, à s'accaparer le terme « sceptique ». Ces personnes répondent souvent à la question « Qui sont les sceptiques ? » par « C'est nous » – introduisant ainsi une troisième signification du terme « sceptique » par son simple emploi comme terme désignant le « groupe interne ».

Il faut se rendre compte que ce qui se passe finalement, c'est que les trois significations du terme « sceptique » sont mises sur un pied d'égalité sans aucune réflexion : « les gens qui ont une pensée critique » = « les gens qui ne croient pas à la normalité » = « groupe interne ». Les membres de leur propre groupe (« sceptiques ») sont ainsi non seulement supposés implicitement, par définition, être des personnes pratiquant la pensée critique (« sceptiques »), mais aussi d'une position fondamentalement déterminée (« sceptiques » en tant qu'« incroyants »). Si des critiques à l'égard des « sceptiques » (groupe interne) sont formulées de l'extérieur, la réponse est que les « sceptiques » ne signifient « en réalité » rien d'autre que des « personnes à la pensée critique » et qu'à cet égard, la critique des « sceptiques » (à nouveau « groupe interne ») est injustifiée. À l'inverse, quelqu'un peut rapidement être déclaré « hors-groupe » (« non sceptique ») en supposant qu'il croit au paranormal (= « non sceptique »), sans qu'il soit nécessaire

d'examiner la dimension « sceptique » restante de la pensée critique. Sensibilisé aux différents sens du terme « sceptique », j'ai fait l'expérience de tels schémas d'argumentation obtenus subrepticement par des changements de contexte si fréquemment dans la GWUP que je prévois pour l'avenir une analyse exhaustive des textes de représentants éminents d'organisations « sceptiques » en détail afin de souligner comment ces personnes utilisent le terme « sceptique » selon le contexte d'une manière différente et comment cela affecte leurs conclusions. Soit dit en passant, je ne doute pas que cela soit fait sans réflexion. Je ne vois aucune raison a priori de supposer que les « sceptiques » au premier sens sont automatiquement des « sceptiques » au deuxième sens (ou vice-versa) ou même inévitablement identiques aux « sceptiques » au troisième sens, mais j'ai plutôt de nombreuses preuves que ce n'est pas le cas.

La délimitation des domaines dans lesquels la GWUP devrait être actif est un sujet en soi. Les « sceptiques du syndrome » ont tendance à repousser les limites très loin, y compris les questions de religion et de vision du monde. Cela n'est cohérent que si l'on comprend l'action contre la parascience comme une lutte contre la vision du monde, comme le font souvent ces « sceptiques ». Il n'est alors plus nécessaire de se demander quelles sont les questions qui sont encore accessibles à une approche empirico-scientifique et celles qui ne le sont pas. Dans des cas extrêmes, cette lutte peut même renvoyer à « tout ce qui est mauvais dans le monde ».

Alors que certains « sceptiques » autoproclamés demandent ouvertement que la GWUP prenne clairement et de manière combative position sur les questions de religion et de vision du monde, d'autres reconnaissent que ce serait au moins tactiquement peu judicieux, car cela mettrait en danger la fiabilité de l'organisation et conduirait probablement à des tensions internes au groupe (parce que la GWUP n'est pas complètement homogène en termes de vision du monde, bien que les positions athées-naturalistes-scientifiques dominent clairement). Par conséquent, pour des raisons tactiques (!), le traitement des questions de religion et de croyance est évité et une « division du travail » avec d'autres organisations (généralement des athées organisés) est recherchée ou recommandée. Le directeur exécutif de la GWUP représente par exemple une telle attitude, de même que le président du CSICOP, Paul Kurtz.

La possibilité ou la probabilité que l'un des phénomènes rejetés comme « paranormaux » puisse s'avérer exister à un moment donné est – si tant est que cette question soit posée sérieusement – considérée comme proche de zéro, négligeable ou purement hypothétique, au-delà de toute considération sérieuse. Comme il est apparu clairement à de nombreux membres de la GWUP, à la suite de diverses controverses publiques, qu'en montrant trop clairement ces certitudes subjectives quasi-absolues, on apparaissait sous un jour dogmatique, ces « sceptiques » ont souvent pris l'habitude de toujours souligner leur « ouverture fondamentale » au sens d'une rhétorique, mais ne la font guère suivre de considérations sérieuses. Un exemple typique est, par exemple, une réponse du directeur exécutif de la GWUP, Amardeo Sarma, publiée dans le bulletin *GWUP-Aktuell* 1/98, à la question de savoir s'il considère comme possible que des thèses actuellement classées comme « paranormales » puissent s'avérer vraies : « Si la situation s'y prête, je serais prêt à participer à un tel changement fondamental de paradigme. Que cette situation se produise me surprendrait plus que d'apprendre que Karl Marx n'a jamais vécu et qu'il est une invention de Thomas Gottschalk »⁶. La dernière phrase souligne d'une part la certitude absolue de Sarma, d'autre part elle remplit la fonction de ridiculiser les thèses correspondantes.

Plus nous sommes sûrs de notre jugement, plus il nous est difficile de juger équitablement de nouvelles données. Et c'est précisément le problème de ces « sceptiques ». En outre, ils ne connaissent guère la littérature pertinente, ce qui explique pourquoi, dans un « état des lieux » approprié, ils seraient certainement parmi les derniers à reconnaître et à mettre en œuvre un tel « changement de paradigme », et certainement bien après la communauté scientifique générale elle-même. Cependant, il s'agit d'une situation discutable pour une société pour « l'investigation scientifique des parasciences », dont on devrait s'attendre à ce que son cœur batte très près de l'horizon actuel de la recherche et des connaissances, et qu'elle joue également un rôle de pionnier dans la communication à la fois auprès de la communauté scientifique et du public. L'un des membres du comité de la GWUP m'a avoué très ouvertement, lors d'une discussion personnelle, que l'organisation ne favorisait pas un tel changement de paradigme en raison de connaissances manquantes – et il s'est défendu en arguant que ce n'était pas du tout la tâche de la GWUP d'informer sur l'état actuel de la recherche –, mais seulement par rapport aux conditions qui rendraient acceptable et nécessaire un tel « changement de paradigme ». On peut se demander dans quelle mesure les personnes qui n'ont que peu de liens avec le processus de recherche et ses problèmes spécifiques sont particulièrement qualifiées pour

⁶ Thomas Gottschalk (* 1950) est un animateur de télévision allemand (note du traducteur).

de tels méta-jugements.

La question de savoir dans quelle mesure une organisation « sceptique » typique serait capable d'accepter des résultats contredisant son système d' « incroyance » – outre l'absence ou, au mieux, le flux très sélectif d'informations pertinentes dans ces organisations et la culture de discussion controversée largement absente au niveau scientifique – soulève également des doutes à d'autres égards : parce que pour un certain nombre de ces « sceptiques », la fin justifie les moyens dans une certaine mesure en ce qui concerne leur « lutte contre le paranormal ». À plusieurs reprises, divers membres de la GWUP m'ont assuré qu'ils considéraient également les arguments non objectifs (faisant référence aux émotions, au cynisme, etc.) comme légitimes, afin de lutter contre le « paranormal ». Cela peut aller jusqu'à la dissimulation délibérée d'informations potentiellement « dérangeantes ».

À l'occasion d'une conférence prévue par la GWUP, à laquelle, sur la suggestion de Rudolf Henke et de moi-même, des représentants « pro » (*terminus technicus* habituel à la GWUP, ce qui d'ailleurs implique déjà que la GWUP est toujours « contra ») devraient également être invités comme orateurs afin de mener un dialogue impartial et constructif, le directeur exécutif de la GWUP, Amardeo Sarma, m'a dit par exemple qu'il serait préférable de ne pas inviter tel orateur particulier, puisque l'étude présentée (que Sarma ne connaissait pas du tout à l'époque !) pourrait éventuellement apparaître si bonne et si irréprochable que les « sceptiques » de la GWUP ne pourraient plus penser à aucun argument contre elle. De la même manière, Sarma a exigé que les dialogues pro-contra dans le *Skeptiker* (qui avaient été introduits par moi et étaient vus par lui et d'autres membres de la GWUP avec une grande méfiance, puisqu'ils mettraient en danger « le profil sceptique ») soient organisés dès le début de telle manière que le « côté sceptique » ait le coup de fouet, le mot de la fin et finisse toujours en grand gagnant.

Ainsi, Sarma m'a dit dans un e-mail: « Les discussions controversées sont autorisées si et seulement si elles sont dans l'intérêt du lecteur sceptique ou servent à convaincre les lecteurs qui ne le sont pas encore. Dans tous les cas, il faut s'assurer que [...] une conclusion doit toujours être tirée d'un point de vue sceptique. Il faut éviter, même dans chaque cas individuel, que des doutes sur la position du sceptique apparaissent ». Il n'est pas nécessaire de souligner davantage le sens du mot « sceptique » ici, car l'intention revendiquée de « convaincre » le montre clairement. Pour Sarma, le groupe cible du magazine *Skeptiker* est exclusivement « la personne sceptique au sens de la GWUP et/ou les personnes que nous pensons pouvoir convaincre de manière appropriée ». Selon Sarma, le groupe cible n'inclut absolument pas les personnes « qui sont peu susceptibles de passer dans le 'camp sceptique' ». Il ne faut faire « aucune concession » à ces personnes, « ce qui signifie spécifiquement que nous ne devons pas laisser les déclarations des parapsychologues, par exemple, incontestées ». Les lecteurs ne doivent pas « être confus quant à l'objectif du magazine » ; toujours et dans chaque cas individuel, il faut veiller à « ne pas laisser le lecteur dans l'ambiguïté quant à la position au sens de la GWUP », etc. En outre, il ne faut pas tomber dans le « mythe du lecteur responsable », selon un autre membre du comité. Les rédacteurs doivent donc toujours veiller à ce que seules les opinions et informations « correctes » « dans le sens de la GWUP » apparaissent dans le journal, ou si des opinions divergentes apparaissent, elles doivent être commentées d'une manière spécifique.

On peut se demander si derrière un tel point de vue, il n'y a pas une méfiance considérable à l'égard du processus « d'auto-nettoyage » de la science, ainsi qu'un remarquable dédain pour son propre lectorat en termes de capacité d'esprit critique. Une telle attitude pourrait également être qualifiée de pensée *cui bono*, qui est une autre composante typique du « syndrome sceptique » : le critère de décision pour ses propres actions est en fin de compte toujours la question « Qui en profite ? ». Ce qui n'est pas accepté, c'est la norme appropriée d'un point de vue scientifique selon laquelle, par exemple lors de conférences ou dans des publications, seule la personne qui a quelque chose de pertinent à dire et qui peut défendre sa position dans un discours critique avec des arguments factuels et fondés aura la parole – et non pas la personne qui a la « bonne » opinion, qui arrive aux « bons » résultats ou qui appartient au « bon » groupe.

Toutefois, lors de leurs exposés publics, ces « sceptiques » se présentent de manière très différente. Par exemple, Sarma écrit dans un article paru dans le *Skeptiker* 4/96 : « Le public est capable de se faire une opinion ; il faut donc laisser les faits parler d'eux-mêmes.... Le but de la GWUP n'est pas d'avoir raison ou de gagner l'affaire mais de se rapprocher le plus possible de la vérité. » La divergence avec les positions de Sarma mentionnées ci-dessus et représentées en interne est évidente. Bien que la pensée *cui bono* soit une caractéristique centrale du syndrome, elle n'apparaît ouvertement, pour de bonnes raisons, que dans la communication interne avec des « personnes partageant les mêmes idées ».

Cependant, Sarma n'a certainement pas eu tort de m'imposer de telles exigences internes, du moins d'un

point de vue fonctionnel ; car s'il en était autrement, à mon avis, la GWUP serait effectivement confrontée à un test crucial, car la majorité des membres verraient alors le « profil » et l'« identité » de la GWUP fondamentalement menacés. En dernière conséquence, les organisations « sceptiques » se désintégreraient, car elles vivent de cette « fermeture communautaire », sans laquelle leurs idéologies s'effondreraient autant que leur base sociale. Et pour ceux qui fixent des priorités différentes et, en cas de doute, préfèrent le sérieux scientifique aux besoins d'auto-affirmation, d'auto-préservation et de positionnement idéologique des groupes, voici ce qui s'applique (selon Sarma en septembre 2002 à Prague lors d'une réunion de coordination internationale des fonctionnaires « sceptiques ») : « Il est bon d'avoir de telles personnes en dehors d'une organisation sceptique et elles signalent parfois à juste titre les raisonnements erronés des sceptiques. C'est au sein d'un groupe sceptique qu'elles représentent un réel danger, car cette position sape l'identification des sceptiques à leur groupe sceptique. » Je ne peux qu'être d'accord avec cela.⁷

(Traduction française de Renaud Evrard, à partir de la traduction anglaise de Gerhard Mayer et Stephan Matthiesen)

⁷ Le paragraphe précédent représente la version 2002 légèrement modifiée et complétée.